

Philosophie ancienne et nouvelle

Le nouveau programme de philosophie demande de développer chez les étudiantes et les étudiants la compétence à «**Traiter d'une question philosophique de façon rationnelle**». Pour se faire une idée de ce que pourra être cette compétence, il faut se demander ce qu'est la philosophie.

Les mots «projets», «objets» et «méthodes» par lesquels le document du Ministère souhaite que soit précisée la spécificité de la philosophie peuvent être définis de la manière suivante. Le projet de la réflexion philosophique peut être décrit comme la mise en œuvre d'une intention de vérité à propos de la vie humaine dans le monde, dont le résultat ne vaut que l'effort, l'authenticité, l'attention et la rigueur auxquelles il a donné lieu. Ses objets sont l'humain et tous les aspects de son rapport au monde. Enfin, ses méthodes sont toutes les articulations rationnelles possibles de concepts définis aussi précisément que le permettent les objets de cette réflexion.

Ces indications sont très générales et il ne servirait à rien de commencer en précisant que le projet philosophique est d'atteindre au-delà de la réalité empirique les principes d'une compréhension qui permet un discernement éclairé, signifiant et engageant au plan des valeurs; comme il serait inutile d'énumérer tous les aspects du rapport de l'humain au monde ou d'entrer dans les détails de l'analyse logique, de la dialectique, de la phénoménologie ou de l'herméneutique qui sont toutes des méthodes que la philosophie emploie pour créer le langage qui permet d'atteindre le but qu'elle poursuit : comprendre le réel d'une manière significative. Une approche aussi abrupte serait peut-être plus dépaystante qu'éclairante. Mais par d'autres détours, c'est cela qu'on est amené à expliciter quand on se demande ce qu'est la philosophie.

Poser la question: «qu'est-ce que la connaissance philosophique?», c'est déjà se poser une question philosophique puisqu'il faut se demander à partir de quoi on jugera des discours qui se prétendent philosophiques. La philosophie est entre autres choses une recherche d'elle-même, elle est la pensée qui se pense, ou, selon une définition d'Aristote: «la philosophie est la science qui est à elle-même sa propre fin», par opposition aux sciences qui ont un objet particulier autre qu'elles-mêmes. On philosophe finalement pour savoir ce qu'est la philosophie. On peut dire aussi que la philosophie est une entreprise de questionnement de notre réalité et de nos valeurs, pratiques et spirituelles, au moyen de concepts ; c'est en ce sens que Hegel dit qu'elle est «le résumé de son époque dans la pensée».

Toutefois, on peut dire aussi qu'elle a une objectivité, une substance, et pas seulement un but, une définition ou une intention. Cette substance objective c'est le

discours des philosophes, les discours reconnus pour philosophiques par une tradition à différentes époques de notre histoire. On peut dire encore que ces discours correspondent à une faculté, présente en tout individu, de se représenter dans des concepts la compréhension de la réalité qui guide ses évaluations et ses actions. Edmund Husserl, le fondateur de la phénoménologie, disait qu'une philosophie est le savoir et la sagesse d'un philosophe en tant qu'il aspire à l'universel et qu'il peut fonder ce savoir et cette sagesse en s'appuyant sur des intuitions absolues.

Il est peut-être possible de relier ces différentes caractéristiques en disant, d'une part, que le contraire de la philosophie c'est la non-pensée et que, d'autre part, la philosophie existe à différents degrés et selon différentes intensités. Ces degrés iraient de la simple curiosité à l'égard de la vie humaine et de la conscience que nous avons d'être dans un monde (premier degré après le degré 0 de la non-pensée ou de l'inconscience), jusqu'au degré maximal qui serait la capacité d'exposer, de façon claire et cohérente, en lien avec la tradition philosophique et en dialogue avec la pensée des philosophes de notre époque, une compréhension du réel tel qu'il peut se représenter et se penser dans notre esprit. C'est peut-être ce qu'avait en tête le philosophe Ludwig Wittgenstein lorsqu'il écrivait que la philosophie est une activité qui consiste à clarifier sa pensée plutôt que de la laisser dans le trouble et le flou. Le trouble et le flou c'est le point de départ, c'est la pensée qui peut tendre à devenir philosophique.

Une autre façon d'approfondir cette question, qui est proposée dans le document du Ministère, est de distinguer la connaissance philosophique des autres formes de connaissance.

Je pars cette fois-ci d'une affirmation de Hegel qui dit que «l'art, la religion et la philosophie ne diffèrent que par leur forme, leur objet est le même». Un philosophe contemporain de Hegel, Ludwig Feuerbach, précise:

L'art, la religion, la philosophie ou la science ne sont que les phénomènes ou les révélations de l'être humain vrai. Seul est homme, homme accompli et vrai, celui qui possède le sens esthétique ou artistique, [le sens] religieux ou moral, et [le sens] philosophique ou scientifique: seul est absolument homme celui qui n'exclut de soi rien d'essentiellement humain.

La connaissance philosophique donc, selon ces philosophes, en autant qu'elle est différente d'autres connaissances, ne serait qu'une forme particulière de l'aspect essentiel de l'humain qu'est la connaissance en général. Disons, à partir de Hegel et Feuerbach, que la connaissance philosophique se distingue à la fois des métaphores esthétiques ou sacrées et des simples descriptions ou théories explicatives moralement et esthétiquement neutres.

À notre époque, on a tendance à limiter le concept de connaissance. En effet, la connaissance est un concept —c'est-à-dire une façon de saisir en un seul mot une multiplicité d'activités, de sensations, d'impressions, de perceptions et de désirs même— et en tant que concept elle peut recevoir plusieurs définitions. Le concept de connaissance peut désigner tout ce qui se passe entre un sujet et un objet. Or, on a tendance à limiter aujourd'hui le concept de connaissance à deux types d'activité et de résultat: soit à la déduction à partir de concepts définis de façon univoque (les mathématiques, la logique), soit à l'énonciation de propositions qui permettent de prédire avec certitude ou avec une grande probabilité certains événements (les sciences expérimentales de la nature et de la vie).

C'est une tendance qui s'est lentement développée depuis le 16^e siècle, et peut-être avant, et qui caractérise les Temps Modernes —dont notre époque marque peut-être la fin: on parle aujourd'hui de la possibilité de définir notre époque comme postmodernité. Mais passons.

Comme modernes, nous admettons pouvoir connaître les arts, la poésie ou les religions mais nous admettons moins facilement que les arts, la poésie et la religion sont des façons de connaître le réel. Pourtant l'art, la poésie et la religion sont bien des états d'un sujet face à des objets, et ces états mènent bien à des activités dans et sur la réalité. Si nous avons de la difficulté à comprendre que certains de ces états son faux et que d'autres sont vrais, c'est que notre concept de vérité n'englobe plus tous les aspects de la connaissance. Certains diront que ce n'est que notre façon de parler qui a changé, d'autres verront que c'est notre façon de comprendre, notre manière d'être dans la réalité, qui a changé. Aujourd'hui, tout ce qui n'est pas univoque est flou. La clarté est devenue synonyme d'univocité. Pourtant nous pouvons encore comprendre des métaphores comme «une vraie passion» ou «un faux bonheur». Ces expressions désignent quelque chose de réel, mais les concepts de vérité et de fausseté ainsi utilisés sont flous, c'est pourquoi les discussions sur ce qu'est une «vraie passion» ou un «faux bonheur» peuvent être très longues. Ce qui manque à l'art, à la poésie et à la religion ce sont les concepts définis de manière univoque (ils sont remplacés par les discussions d'école en art et en poésie et par la théologie en religion), il leur manque aussi la capacité de prédire qui est remplacée par des aspirations, un idéal de beauté ou de bien. Les précurseurs en art ont toujours prédit exactement l'avenir mais on ne l'a su que lorsque l'avenir a été arrivé.

Prendre conscience et discuter de ces problèmes de rapport du langage à la réalité ainsi que poser comme problème (plutôt que comme évidence univoque) la définition des concepts que nous utilisons non seulement pour parler mais aussi pour penser le réel, pour le comprendre, ce sont là des aspects de la philosophie. Quand notre recherche du vrai tient

compte de la conception de la vérité qui la guide, quand elle est consciente que son résultat dépend de conceptions préalables formées à partir de la réalité que justement elle essaie de comprendre, quand elle est attentive à **toute** la source de tout savoir, quand elle se demande ce qu'elle est en train de faire au lieu de le faire simplement, comme si rien n'était, comme si la banalité des évidences était le fin mot de la connaissance vraie, quand on fait cela on essaie de philosopher. Et se demander ce qu'est la philosophie ce sera aussi de s'interroger sur la pertinence de faire cela dans un contexte où l'on entend si souvent dire, comme si rien n'était, que c'est inutile.

Quand le document du Ministère précise que la dite compétence doit être rendue possible entre autre par «l'exploration des rapports entre pensée rationnelle, démocratie et philosophie en Grèce», nous pouvons supposer que ce rapport existe encore aujourd'hui. Dire l'inutilité de la philosophie, c'est dire le piteux état de notre démocratie, tout simplement. Dire que la philosophie est inutile, c'est philosopher, c'est dire que le monde dans lequel nous vivons rend inutile de penser par soi-même de façon rigoureuse puisque tout y est décidé d'avance par d'autres. Et que, pour ce qui est de sa vie personnelle, il n'y a qu'à faire comme les autres.

C'est ce genre de choses que nous voulons dire quand nous disons que la connaissance philosophique est, comme toute connaissance, un type de rapport au monde. Elle est un type de rapport qui produit de la valeur. Établir une relation philosophique avec le monde, c'est entrer en rapport avec le monde pour dire ce qu'il vaut, pour trouver entre lui et nous quelque chose qui a de la valeur. C'est en ce sens que le conformisme, les raisons de l'indifférence ou du sentiment de l'inutilité de penser avec rigueur, sont de la philosophie. C'est en ce sens aussi qu'il y a philosophie de l'art, philosophie de la religion ou des sciences : on peut en effet se demander ce que nous vaut la beauté que propose l'art ou ce que nous valent les vérités que proposent la religion et la science. L'art peut faire sentir le sublime de la condition humaine ou n'être qu'une distraction; la religion peut saisir toute une vie ou n'être qu'un ramassis d'absurdités; la science peut être la vérité ou le mythe de notre époque.

Le philosophe Emmanuel Kant dit que

la philosophie est la science du rapport qu'a toute connaissance aux fins essentielles de l'humaine raison, et [que] le philosophe n'est pas un artiste de la raison, mais le législateur de la raison humaine.

Et il ajoute, pour éviter l'accusation de s'ériger en juge:

En ce sens, c'est trop orgueilleux que de s'appeler soi-même un philosophe et de prétendre être arrivé à égaler le type qui n'existe qu'en idée.

La réflexion philosophique cherche à produire la connaissance des principes et des raisons du jugement qui guide nos actes et nos pensées. On peut juger, agir et penser sans philosopher —la vie nous le prouve tous les jours— mais si l'on s'efforce de bien juger et si l'on croit que la raison peut, à force d'attention, de réflexion et de recherche, permettre de décider de ce qui est vrai, juste et bon dans des domaines où aucune certitude n'est possible, c'est-à-dire dans la conduite de sa pensée et de sa vie, on est en train d'essayer de commencer à philosopher. C'est la conscience de cette absence de certitude, c'est-à-dire de la nécessité de la décision en principe et au niveau des principes, qui permet qu'existent la philosophie et la connaissance philosophique. Le philosophe Jules Lagneau disait: «là où la clarté dure et n'est pas interrompue, la philosophie n'a pas commencé», et on pourrait ajouter que quand elle a atteint de façon permanente la clarté qu'elle vise, elle est terminée. Ce qui ne risque pas d'arriver à qui réfléchit bien.

Mais que peut bien valoir une telle connaissance philosophique? Qu'est-ce que la philosophie peut dire d'elle-même? Elle dit surtout qu'elle n'est pas un savoir, que le savoir est pour elle un moyen et non pas une fin. Dire, pour s'encourager, qu'elle a une valeur infinie est aussi bête que de dire qu'elle n'a aucune valeur. Elle vaut ce qui l'a produite et ce que vaut notre manière de la recevoir. La philosophie vaut ce que nous vaut de se rappeler que nous sommes des humains, ni ange ni bête, et de nous dire que notre vie peut être un relief sur fond de banalité ou sur fond de mystère.

L'ensemble des connaissances philosophiques vraies et valables, ce sont les philosophies que le temps a préservées et celles que la communauté des philosophes accueille parce qu'elle y reconnaît la réussite d'une raison authentique. Les véritables connaissances philosophiques ne sont pas les idées à la mode et encore moins la dernière fluctuation de l'opinion publique ou privée.

La philosophie, cette certaine attitude à l'égard du monde environnant (Husserl), a un lieu et une date de naissance: c'est la Grèce antique. Dès sa naissance elle a différents visages, elle se pense de différentes façons. Certaines de ses figures ont pris beaucoup de place dans la pensée occidentale. Socrate, Platon, Aristote, Épicure ont imbibé notre culture. Que nous nous en rendions compte ou non. D'autres figures n'ont été que des étincelles mais qui brûlent encore. Je pense à Diogène qui disait que la philosophie de Platon est une perte de temps et que la géométrie d'Euclide l'ennuyait à le rendre malade. Les contemporains de Diogène, qui reconnaissaient sa sagesse et qui lui ont élevé une statue à sa mort, disaient qu'il était comme un chien enragé. Certains traitent encore aujourd'hui leurs collègues professeurs de philosophie de «loups affamés»..., c'est beaucoup les flatter.

Plus sérieusement, certains pensent la même chose du philosophe Friederich Nietzsche. Lui-même dit que le philosophe est à la fois une bête et un dieu et se demande si la philosophie n'est pas qu'une façon de se méprendre à propos de son propre corps en le rendant malade à force de raison. Il y a comme ça des grands moments de la philosophie (Nietzsche a beaucoup de succès, négativement ou positivement, auprès des étudiants) et il y a des périodes plus stériles, des petits moments. La philosophie, historiquement, est quelque chose qui meurt et qui renaît: soit que certaines certitudes prennent toute la place et asphyxient l'attitude philosophique, soit que les questions dont elle se nourrit soient considérées comme des maladies et confiées au thérapeute ou au gourou qui donnent en retour la douce indifférence qui rend inutile toute philosophie. Si nos échecs, nos limites, le vieillissement, la maladie, la bêtise et la mort sont des phénomènes naturels, des objets de la connaissance scientifique qui ne nous concernent pas personnellement, subjectivement, la philosophie est en effet inutile. Car elle est aussi une consolation. Nietzsche dirait qu'elle vient du fait que sur certaines questions nous préférons des réponses fausses plutôt que pas de réponse du tout. Quand il n'y a pas de questions, bien sûr, même les réponses fausses sont inutiles.

La philosophie, ou l'absence de philosophie, est bien le résumé de son époque, comme le disait Hegel. Si la pensée est un hasard de l'évolution, il est naturel qu'on la laisse au hasard, et il arrivera bien ce qui arrivera. Nous ne vivons pas aujourd'hui un grand moment de la pensée —ces grands moments de la pensée sont tous dans le passé et dans l'avenir, si je peux me permettre un prédiction. Aujourd'hui, comme le dit Arcand dans *Le déclin de l'empire américain*: "Words are cheap", cause toujours mon lapin. Les philosophes contemporains disent qu'ils pressentent une renaissance, que notre rapport au monde peut encore être pensé autrement qu'en une survie qui cherche à fuir la souffrance, l'ennui ou l'absurde par le divertissement. Prédiction qui reste à vérifier. Quand il pleut on peut toujours dire sans trop de risque qu'un jour il fera soleil.

Bref, la compétence visée par ce premier cours de philosophie, cet ensemble no.1, sera donc de pouvoir faire preuve de connaissance philosophique. Il rendra les étudiants et les étudiantes de première année de cegep capables d'explorer, ou de discerner s'ils ne le peuvent déjà, une réalité au-delà des premières impressions. Il visera cela en leur fournissant des définitions de la philosophie, en leur racontant des moments de son histoire, en leur expliquant et en leur exposant des problèmes qui se posent quand on veut connaître d'une manière philosophique, et enfin en améliorant leur capacité de lire des textes de philosophes qui sont de grands moments de la connaissance philosophique. En faisant tout cela nous espérons (c'est notre manière philosophique de connaître l'avenir) qu'ils et elles se feront suffisamment confiance (ce qui est une manière philosophique de se

connaître soi-même) et comprendront un assez grand nombre de concepts pour les utiliser afin d'exposer rationnellement leur connaissance philosophique d'un aspect de la réalité dont il faudra dire s'il a de la valeur ou non, qu'elle valeur il a et pourquoi.

J'ai déjà été trop long alors je n'insiste pas sur l'argumentation et la rhétorique qui sont des instruments qui permettent que la réflexion philosophique soit rationnelle plutôt que la simple expression de ce qu'on aime (qui semble avoir de la valeur) et de ce que l'on aime pas (qui semble ne pas avoir de valeur).

Bernard La Rivière
professeur de philosophie